



Monica Battaglini, Stéphanie Fretz, Eva Nada et Laurence Ossipow (dir.)

Enquêter, former, publier au cœur de la cité

Éditions ies

Recherche en contexteS

Les apports du travail social aux sciences sociales. Postface

Eva Nada

DOI : 10.4000/books.ies.2194

Éditeur : Éditions ies

Lieu d'édition : Genève

Année d'édition : 2018

Date de mise en ligne : 18 février 2019

Collection : Le social dans la cité

EAN électronique : 9782882241368



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

NADA, Eva. *Recherche en contexteS : Les apports du travail social aux sciences sociales. Postface* In : *Enquêter, former, publier au cœur de la cité* [en ligne]. Genève : Éditions ies, 2018 (généré le 03 octobre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/ies/2194>>. ISBN : 9782882241368. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.ies.2194>.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Recherche en contexteS

Les apports du travail social aux sciences sociales

Postface d'Eva Nada¹

*«Je me suis efforcé de décrire le monde, non pas comme il est
mais comme il est quand je m'y ajoute, ce qui, évidemment,
ne le simplifie pas» (Giono, 1953: 57)*

Cet ouvrage collectif² est parti d'une double volonté, à la fois historique et théorique: célébrer les 50 ans du Centre de recherche de la Haute école de travail social (CERES) et réfléchir aux apports de la recherche pour penser le travail social dans la cité et la formation. De manière plus générale, cet ouvrage entend également contribuer à la réflexion autour de la place des hautes écoles spécialisées dans le champ de la recherche, leurs apports et leurs liens avec les instances de financement tout comme avec les

- 1 Sociologue et adjointe scientifique à la Haute école de travail social de Genève depuis 2012, j'écris cette postface à partir des différents rôles que j'ai occupés et occupe dans cette école. En 2011, j'ai tout d'abord été engagée en tant que chercheuse pour une enquête sur les centres éducatifs fermés, qui fait l'objet d'un article dans cet ouvrage, puis entre 2012 et 2017, en tant qu'adjointe scientifique au CERES, dirigé par Laurence Ossipow. Depuis 2012, j'enseigne aussi en formation de base dans le cadre de cours sur la jeunesse, la méthode de recherche pour le travail de Bachelor et la sociologie de la pauvreté et des inégalités sociales. J'accompagne également, en tant que responsable de formation pratique (RFP), un groupe d'étudiantes de la volée 2016. En tant que chercheuse en doctorat, j'ai bénéficié d'une bourse de la relève HES-SO me permettant de me consacrer à ma thèse. Ces rôles variés m'ont fait voir l'institution sous différents angles, en expérimentant les enjeux propres aux missions de la HETS depuis la place du corps intermédiaire. En ce sens, la manière dont j'aborde et je traite théoriquement des apports du travail social aux sciences sociales est informée par ma pratique de l'institution et mes pratiques dans l'institution ainsi que mes pratiques de recherche.
- 2 Je remercie Monica Battaglini, Stéphanie Fretz et Laurence Ossipow pour leurs commentaires et remarques sur une version précédente de ce texte.

universités. Dans cette visée, les dix contributions qui nous sont données à lire ont exploré les apports de la recherche pour l'étude du travail social selon deux axes: ses liens avec la cité et ses relations avec l'enseignement, soulevant des questions autour de la production, de la réception et des modes de diffusion de la recherche. A ce titre, les façons variées et diverses dont les thématiques du travail social sont abordées et les disciplines mobilisées, voire articulées, dans ces dix contributions interrogent certains schémas épistémologiques classiques des sciences sociales, desquels trois thématiques transversales émergent: 1) le pluralisme des sciences ou les limites des frontières disciplinaires; 2) le rapport entre différents types de recherche ou le dépassement de l'opposition entre recherche fondamentale et appliquée; et enfin 3) l'implication du ou de la chercheur-e dans la production de connaissance ou la pluralité épistémique des sciences sociales et le savoir situé comme mode de production. Pour terminer ce voyage à travers la recherche en travail social dans les hautes écoles spécialisées, cette contribution vise donc à retourner le miroir en interrogeant non plus l'apport de la recherche au travail social comme objet, mais ce que le travail social apporte aux sciences sociales en dénouant les trois fils épistémologiques susmentionnés. En d'autres termes, il s'agit de s'interroger sur le fait que les sciences sociales se trouvent bousculées dans leurs sources, leurs cadres, leurs grilles d'analyses et leurs concepts théoriques par l'étude du travail social. A ce titre, nous discuterons du travail social non pas seulement comme objet sur lequel portent les recherches, comme savoirs des professionnel-le-s ou comme savoir des usagères et usagers, mais aussi comme sujet, c'est-à-dire comme perspective depuis laquelle la connaissance se produit en prenant en compte ces différentes formes de savoirs. Cette postface vise ainsi à contribuer au débat autour des savoirs du travail social, leurs différents types et leur articulation, tout comme leur mutualisation.

Etudier les multiples facettes du travail social: varier les disciplines, les approches, les méthodes d'enquête et les échelles d'analyse

Les dix contributions de cet ouvrage illustrent comment le travail social est tout d'abord un objet constitué de multiples facettes mobilisant différentes approches, méthodes et disciplines pour l'appréhender. A cet égard, le travail social comme domaine d'enquête interroge le savoir disciplinaire et la prééminence de l'une ou l'autre des disciplines et approches pour son

étude. Dans leurs chapitres sur le lien entre recherche et formation, Francis Loser, Manon Masse, Sylvie Mezzena et Kim Stroumza, Laurence Ossipow, Sophie Rodari et Laurence Bachmann montrent comment les différentes disciplines enseignées peuvent être conjointement mobilisées dans un enseignement autour d'un thème spécifique, mais aussi dans des modules thématiques. Appréhender son enseignement à partir d'un programme multidisciplinaire permet, comme le rappelle Laurence Ossipow, de susciter la réflexion et la réflexivité des étudiant-e-s. De son côté, Francis Loser propose, dans son enseignement sur la notion de posture professionnelle, d'aborder celle-ci à partir des différentes perspectives que cette notion ouvre, soit une perspective psychologique, sociale, éthique et esthétique. Mêlant des approches méthodologiques, variant les positionnements de la chercheuse, des professionnel-le-s du travail social et des étudiant-e-s, Manon Masse fait dialoguer différentes méthodes et modes de production du savoir, de sa transmission et de sa réception. En s'inspirant de leurs expériences de recherche sur le rapport à l'argent des AS, Sophie Rodari et Laurence Bachmann soutiennent, de leur côté, la nécessité d'une approche plurielle des problématiques. Pour ces deux contributrices, cette approche plurielle, que cela soit dans l'enseignement de base, dans la formation continue ou dans leurs différentes pratiques de la recherche, doit être portée par des profils professionnels variés et spécifiques, soit, dans leur cas, une chercheuse ayant une expertise de terrain et de ses méthodologies propres, et une chercheuse bénéficiant d'une expérience de recherche d'«excellence académique». Les deux chercheuses soulignent l'importance de la pluralité des profils et de leur collaboration pour une circularité des savoirs entre la formation *en* travail social, la recherche *sur* le travail social et les institutions *du* travail social.

Les contributions de Claudio Bolzman, Monica Battaglini et Laurent Wicht, Arnaud Frauenfelder, Géraldine Bugnon et Eva Nada, et celle de Théogène-Octave Gakuba se situent chacune dans une approche disciplinaire et une approche méthodologique particulières. Au contraire des contributions autour du lien entre enseignement et recherche, les textes traitant du lien entre recherche et cité font moins dialoguer différentes perspectives et disciplines, dans la mesure où elles rendent compte des recherches menées dans des approches théoriques distinctes. Néanmoins, lues ensemble, les analyses menées à partir de perspectives différentes illustrent que le travail social comme objet d'étude implique de recourir à différentes disciplines pour en éclairer les différentes facettes et enjeux. A

ce titre, et de manière plus générale, ces contributions participent au débat autour de la reconnaissance du travail social comme discipline, tout comme son inscription disciplinaire plurielle, qui traverse le champ professionnel du travail social et le champ académique en France (Rullac, 2011) et en Europe (Rullac, Tabin & Frauenfelder, 2018). Toutefois, plutôt que de déterminer quelles seraient les conditions de constitution d'une discipline du travail social distincte et autonome des sciences sociales, ces différentes contributions sur l'étude du travail social par différentes disciplines – sociologie, psychologie, linguistique, anthropologie, sciences de l'éducation – appellent une interrogation épistémologique autour de la place des disciplines et de leur pluralisme dans la production de la connaissance en travail social.

Dans un ouvrage récent, Léo Coutellec (2015) rappelle que ce questionnement sur la pluralité des sciences traverse la philosophie des sciences depuis la fin des années 1970, interrogeant la construction d'une pensée du pluralisme dans la science. Léo Coutellec propose d'appréhender la question de la pluralité comme un principe épistémologique ou une méthode qui repose sur l'idée d'une science qui ne se fonde pas sur des logiques disciplinaires, mais sur une logique de l'objet. Cette logique appelle les disciplines par fragments, c'est-à-dire que «les disciplines sont convoquées par les objets» en fonction de leur pertinence à les comprendre. Ce n'est plus la discipline qui commande les objets, qui les crée et qui détermine la manière d'agencer les savoirs. Cette «logique de l'objet» est une des conditions de la diversité épistémique, c'est-à-dire la possibilité d'accueillir des hypothèses, des approches et des connaissances alternatives (Coutellec, 2015). Il ne s'agit toutefois pas de défendre une posture de «laisser-faire» ou une pensée du relativisme, mais de définir certains critères de la diversité épistémique, qui peuvent être variés et définis en contexte, influençant à chaque fois le contenu à donner à cette diversité tout en s'assurant que «les facteurs choisis de la diversité épistémique maintiennent la dissidence et suscitent la créativité» (Solomon, cité par Coutellec, 2015: 70). Dans cette optique, le travail social comme objet détermine et définit les approches et les «fragments de disciplines» les plus pertinents pour éclairer ses différentes facettes et répondre à ses enjeux. L'ensemble des contributions de cet ouvrage illustre comment la variété des méthodes d'analyse et des disciplines permet d'éclairer les multiples facettes et problématiques du travail social ainsi que de rendre visible des populations, des problèmes ou des enjeux impensés, qu'une discipline unique ne permettrait pas de faire, même si, historiquement, la sociologie en tant que discipline entretient

une relation forte avec le travail social, dont elle fait un objet d'étude privilégié³ (Gutknecht, 2016; Ion, 2005; Ravon, 2003).

Dès lors, il ne s'agit pas d'enquêter sur le travail social, mais à partir du travail social, ce qui permet de déterminer quelles sont les approches, les méthodes ou les perspectives les plus heuristiques dans une situation donnée, dans un contexte spécifique et avec des actrices et acteurs particuliers. Dans cette optique, enquêter et enseigner à partir du travail social, et non plus sur le travail social, peut constituer une perspective et une problématisation qui s'autonomisent, en soumettant en retour les disciplines des sciences sociales et les concepts mobilisés à un regard critique pour penser le travail social comme domaine qui peut «se considérer théoriquement pour lui-même et surtout par lui-même» (Rullac, 2011 : 89). Il nous semble ainsi que cette approche épistémologique, qui pense d'abord la production de connaissance en termes d'objet plutôt que de discipline, s'avère heuristique pour le travail social, défini comme «des incertitudes à traiter et nécessitant une approche plurielle quant à leur compréhension» (Gutknecht, 2016 : 194), et cela tant pour les chercheur-e-s et les professionnel-le-s du travail social que pour les usagères et usagers. Ainsi, le rapport entre «savoir et pouvoir» interroge également les différents modes de production de la connaissance en travail social, ce qui se retrouve dans les différentes contributions, notamment à travers les débats qu'engagent les distinctions établies entre «recherche fondamentale et recherche appliquée» que nous discutons dans la section suivante.

La recherche en travail social: savoir situé, savoir impliqué

Comme le rappelle Claude de Jonckheere (2016), le travail social entretient une relation intrinsèque avec la notion de problème: problème social, problème d'intervention, pris dans les problèmes que le travail social cherche à résoudre et dans les problèmes des sujets que ce dernier accompagne. A ce titre, la recherche en travail social est toujours une recherche située. En effet, elle s'inscrit dans des problèmes particuliers liés au contexte et au territoire tout comme dans des relations entre les chercheur-e-s, les

3 Ces liens forts et cette relation privilégiée avec le travail social trouvent leur origine dans la construction de la sociologie comme discipline (Berthelot, 2014).

professionnel-le-s du travail social et les populations concernées par l'intervention sociale, comme nous le rappellent différentes contributions de cet ouvrage. Les contributrices et contributeurs recourent à des concepts sociologiques ou anthropologiques qu'elles et ils s'attellent à interroger et à revoir à l'aune du contexte dans lequel les recherches sont menées, ainsi que le rappellent Arnaud Frauenfelder, Géraldine Bugon et Eva Nada dans leur étude sur les centres éducatifs fermés en Suisse, Monica Battaglini et Laurent Wicht sur la notion de mixité sociale, ou encore Sylvie Mezzena et Kim Stroumza par leur approche pragmatique. Étudier le travail social engage alors les chercheur-e-s à emprunter une perspective située et historicisée sur son objet. Ces conditions de production des connaissances en travail social les amènent à interroger la différenciation, voire la hiérarchisation, entre «recherche appliquée et fondamentale». Comme cela a été évoqué dans certaines des contributions, cette différence entre les deux types de recherche est le propre de la distinction établie entre les hautes écoles spécialisées et les universités. Elle prend toutefois des formes particulières en travail social, dans la mesure où la recherche se fait non pas seulement sur des phénomènes ou problèmes sociaux, mais sur des personnes qui agissent sur ces dernières, de même que sur les usagères et usagers qui sont affectés par ces problèmes ou phénomènes sociaux.

Dans sa contribution, Claudio Bolzman rappelle cette condition de savoir situé de la recherche en travail social, préférant à l'opposition entre recherche fondamentale et recherche appliquée la notion de recherche collaborative, en tant que recherche à la fois fondamentale et appliquée dont les approches se complètent. La recherche collaborative se co-construit entre les partenaires concernés et joue sur les deux registres de production de connaissance, soit la recherche fondamentale et les «besoins du terrain». À travers les travaux menés au cours de sa carrière, Claudio Bolzman conclut que la condition même de la recherche en travail social, quelles qu'en soient les modalités, est le souci de son articulation avec les pratiques professionnelles. Il ne s'agit plus tant d'interroger la hiérarchisation entre ces deux formes de recherche que leur articulation. exprimée sous la forme d'un continuum que l'on retrouve dans certaines des contributions de cet ouvrage.

Ce questionnement autour de l'articulation des différentes formes de recherche traverse les débats sur les formes de savoir du travail social. Il est possible de distinguer trois types de savoir en travail social, qui se déclinent selon leur fonction et leur degré de scientificité (Gutknecht, 2016: 128-133): 1) un savoir élaboré dans une visée d'intervention sociale, qui repose sur

des concepts généralement issus des sciences humaines. Ce savoir pratique se construit en vue d'une intervention, autour de laquelle se cristallisent des discussions sur sa scientificité et la constitution du travail social comme discipline; 2) un savoir sur le travail social, qui vise à analyser son fonctionnement, ses dispositifs, l'activité professionnelle dans une optique de description, d'identification, de mise en discussion ou d'une perspective critique du travail social. Ce savoir est considéré comme le plus scientifique des trois, dans la mesure où il s'inscrit dans une discipline établie, soit la sociologie; 3) un savoir pratique élaboré par les professionnel.le.s face à une situation spécifique. Ce savoir est considéré comme ayant probablement le degré de scientificité le plus bas. Stimulante pour réfléchir aux savoirs du travail social, à leur articulation et à leurs effets, cette typologie reste néanmoins structurée par la notion de scientificité du savoir, celle-ci renvoyant à la plus ou moins grande extériorité de la démarche de la ou du chercheur-e (Tabin, 2014), conception qui se retrouve en partie dans la notion de continuum.

Néanmoins, ce continuum entre recherche fondamentale en tant que condition de production de connaissance par son indépendance et recherche appliquée en tant que réponse aux « besoins des terrains » est de plus en plus interrogé par les épistémologies des sciences sociales, notamment dans ce qu'Elsa Dorlin et Annie Bidet-Mordrel (2009) nomment les épistémologies de la domination, mais aussi plus largement au sein de la philosophie et de l'épistémologie des sciences. Ainsi, Léo Coutellec (2015) défend une épistémologie des sciences impliquées, c'est-à-dire visant le dépassement des catégories de science appliquée et de science expliquée (autre manière de définir une science fondamentale) pour créer entre elles du sens commun. L'épistémologie d'une science impliquée vise à la reconnaître, non pas comme neutre et autonome, mais comme « une science qui tient sa pertinence à sa tolérance au pluralisme et aux valeurs et donc qui abandonne son idéal d'autonomie et de neutralité sans abandonner son exigence d'impartialité » (Coutellec, 2015: 39). Ainsi, pour l'auteur, le fait que le savoir soit impliqué dans un contexte et médiatisé par des valeurs ou des intentions n'est pas un problème en soi, mais le devient quand ces éléments ne sont pas reconnus. L'auteur conçoit donc l'impartialité – notre rapport au réel et les procédures de vérification – comme impliquée, c'est-à-dire « comme étant prise dans un contexte et contrainte dans un jeu de valeurs » (Coutellec, 2015: 42) qu'il s'agit de reconnaître comme condition de production de connaissance.

Etudier le travail social sous l'angle de différents phénomènes sociaux, tels que la mixité sociale, le rapport à l'argent, la situation de handicap, la maltraitance institutionnelle ou le don met en évidence que le travail social n'est pas seulement un domaine d'enquête, mais peut aussi être une catégorie d'analyse des rapports sociaux. Toutes les contributions n'appréhendent pas forcément leur objet en ces termes. Néanmoins, en s'intéressant à des thèmes comme le handicap (Loser), la maltraitance institutionnelle (Masse), les personnes âgées migrantes (Bolzman), l'enfermement des jeunes (Frauenfelder, Bugnon & Nada), le rapport à l'argent des AS (Rodari & Bachmann), la question de la « différence » sociale des populations concernées par ces problématiques rend également visibles des formes de hiérarchisation, de normes et valeurs dominantes, ainsi que des rapports de pouvoir. A ce titre, les chercheur·e-s dans le domaine du travail social sont pris dans et participent au rapport de pouvoir et de savoir, ce qui interroge leur positionnement à l'égard de celui-ci et de ses objets.

A cet égard, nous défendons l'idée que le travail social est plus qu'un objet d'étude: il doit aussi être envisagé comme une perspective, n'ouvrant pas seulement sur l'historicisation de l'objet d'étude et la production de savoirs situés, mais aussi sur l'implication des chercheur·e-s à l'encontre de leur objet d'étude. Comme l'illustrent certaines contributions de cet ouvrage, le savoir du travail social impose aux chercheur·e-s de revoir leur positionnement, leur mode de production de connaissance et de restitution de celle-ci, en impliquant les professionnel·le-s ainsi que les usagères et usagers dans le processus en tant que sujets porteurs d'un savoir – et non pas seulement comme objet de savoir – ainsi que de l'importance de ce savoir dans le travail social notamment⁴ (Gutknecht, 2016). Ce propos souligne à quel point l'articulation des différents types de savoir du travail social, et plus généralement le travail social comme objet, vient bousculer les frontières entre « recherche appliquée et recherche fondamentale » et redéfinit les objets de recherche et les processus de restitution.

Vers une pluralité épistémique de la recherche en travail social

Les enjeux soulevés autour de la différenciation établie entre recherche fondamentale et recherche appliquée posent frontalement la question des manières de considérer les savoirs, de les différencier et de les hiérarchiser. Si cette tension est exacerbée dans le champ du travail social, c'est qu'elle

est constitutive de ce même travail social. En effet, si le travail social se charge des questions sociales d'une société, c'est à partir de ses marges qu'il le fait, d'où son aporie; il doit prendre en charge les questions sociales en les rendant invisibles, en les laissant dans l'ombre pour qu'elles ne viennent pas perturber l'ordre social (Castel, 1995). Dans ce contexte, faire de la recherche en travail social permet de rendre visible des objets et des phénomènes sociaux qui restent par nature dans la marge tout comme le savoir des professionnel-le-s du travail social, et des usagères et usagers. Si la recherche permet de visibiliser ce savoir, il peut également amener les chercheur-e-s à revoir leur objet, leur méthode, voire à intégrer les actrices et acteurs comme sujet connaissant, à l'instar de ce que montre la contribution de Kim Stroumza et Sylvie Mezzena. Dans ce sens, le travail social comme objet à la marge et peu visible oblige les chercheur-e-s – productrices et producteurs d'une connaissance située et locale, donc d'un pouvoir –, à se poser la question de la pluralité épistémique, c'est-à-dire de la place accordée aux différents points de vue dans la production du savoir.

Dans sa contribution, Théogène-Octave Gakuba se confronte et affronte cette pluralité en enquêtant auprès de jeunes avec lesquels il partage la même origine. Ces jeunes, partageant leur expérience de migration et d'exil avec lui, le conduisent à se positionner face à ce que la démarche d'entretien produit en termes d'attentes et de reconnaissance. Il est ainsi amené à devoir, non seulement porter attention à leurs points de vue, mais aussi à leur accorder le privilège épistémique, c'est-à-dire à reconnaître la pertinence de leur connaissance située et construite à partir de leurs expériences et position marginales, en saisissant toutes les occasions qui lui sont offertes – par sa position de chercheur – pour faire reconnaître leurs points de vue et transformer l'expression de leurs expériences en savoir (Haraway, 2007; Harding, 1991). Cette confrontation à l'expérience et au savoir des jeunes l'amène à revoir les principes de l'objectivation ou de la neutralité axiologique et à devoir se positionner face aux jeunes et à leurs expériences, de même que dans la transmission de ce savoir dans des arènes publiques. Cette contribution soulève, de fait, la question de la validité des savoirs produits, en tant que savoirs situés. Prendre en considération le point de vue et le savoir minoritaires entendus comme

4 Pour approfondir le sujet, nous renvoyons la lectrice ou le lecteur aux pages 191-198 de l'ouvrage de Thierry Gutknecht (2016), *Actualité de Foucault: une problématisation du travail social*, et plus généralement à l'ensemble du chapitre IV.

émanant de celles et ceux qui n'ont pas le privilège épistémique dans la production du savoir renvoie au concept d'*objectivité forte* (Harding, 1991). Ce concept a deux principes: un principe d'étrangeté (partir des positions minoritaires qui n'ont pas le privilège épistémique) et un principe de réflexivité (processus d'objectivation du sujet connaissant).

Dans son article, Francis Loser relève la nécessité de se positionner comme sujet connaissant, tant pour le ou la chercheur-e que pour le ou la professionnel-le du social. Il montre que les expériences de mise en situation dans le processus de recherche et dans l'enseignement s'avèrent un mode heuristique pour prendre conscience de son positionnement et des processus de stigmatisation à l'égard des personnes en situation de handicap, tout comme de son propre privilège de personne valide. Toutefois, en ne considérant que la position du sujet connaissant, le risque est de ne penser les personnes en situation de handicap que comme des victimes et de gommer le principe de privilège épistémique, c'est-à-dire la connaissance des personnes en situation de handicap. En effet, selon le contexte et le point de vue adoptés sur l'objet, le privilège n'est pas toujours dans ce qui apparaît au premier regard comme évident, soit, ici, la personne reconnue comme valide physiquement ou mentalement. En fait, dans des conditions matérielles particulières, le «stigmaté» peut devenir un privilège dans le rapport à soi et au monde qu'il permet, comme nous le montre le film *Touch me not* (Pintilie, 2018).⁵ En interrogeant la question de l'intimité à travers le rapport au toucher (au sens propre et figuré) entre personnes de différents horizons et origines sociales, le film documentaire montre que les personnes en situation de handicap peuvent être en situation d'avantage et non de handicap. En effet, les différent-e-s protagonistes du film qui ne sont pas en situation de handicap physique semblent nettement moins à l'aise avec leur corps, dans leur rapport à l'autre et avec ce qui s'exprime à travers le sens du toucher, que la personne physiquement et gravement handicapée. Elles entretiennent un rapport à elles-mêmes, à leurs corps et aux autres qui leur ouvre un champ des possibles conduisant les «autres» à redéfinir leur regard pour les amener à revisiter leur rapport à elles-mêmes et leur rapport au monde.

Ce principe de pluralité épistémique habite les productions et l'organisation des collections des Editions ies. Le désir de partager les savoirs produits selon des positions et des cadres conceptuels variés caractérise cette maison d'édition. L'enjeu réside alors dans un savant mélange entre rendre compte de formes de savoir produites à partir de positions et points de vue différents, sans céder à une hiérarchisation de ces productions ou à un relativisme.

Ainsi, comme le relève Stéphanie Fretz dans sa contribution, les différentes collections des Editions ies visent à rendre accessibles et visibles, non pas seulement des recherches propres aux sciences sociales – notamment à travers la traduction d’ouvrages classiques des sciences sociales –, mais aussi le savoir issu des pratiques des professionnel-le-s, tout comme des recherches menées dans une perspective de travail social par des chercheur-e-s établi-e-s ou par des étudiant-e-s lors de leurs travaux de bachelors.

La collection «Pratique.s»⁶ donne à voir des praticen-ne-s du travail social qui ne sont plus seulement un objet de connaissance, mais des sujets participant à produire du savoir, en inventant des nouvelles formes de langage et de partage. Le dernier ouvrage publié, *Traceurs de chemin* (Hauser & Michaud, 2018), en est une belle illustration. Yolande Hauser, éducatrice de la petite enfance, partage ses expériences de travail et son savoir pédagogique, et rend compte par son parcours professionnel des transformations de la pratique du métier d’éducatrice et d’éducateur ainsi que de ses implications en termes pédagogiques. Elle et son co-auteur, Stéphane Michaud, maître d’enseignement à la HETS et pédagogue, ont ajouté des encadrés, distinguant ainsi deux formes de langage au sein d’un même texte, posant véritablement «des arrêts sur image et des formes réflexives» issus de leur dialogue.⁷ Ainsi, Yolande Hauser et Stéphane Michaud ne tracent pas seulement les chemins d’une pratique pédagogique, mais sont aussi traceuse et traceur de chemin de nouvelles formes de langage et de partage du savoir articulant recherches, expériences, concepts et réflexivités. Si les enjeux de distinction des rôles et des savoirs sont visibles dans la mise en forme du texte, donnant parfois le sentiment d’une différenciation et d’une hiérarchisation du savoir, la publication prend le risque de s’ouvrir aux questionnements d’une pluralité d’actrices et d’acteurs et

5 Film de la cinéaste roumaine Andina Pintille qui a obtenu l’Ours d’Or au Festival du cinéma de Berlin en 2018.

6 La collection «Pratique.s» se veut être un lieu d’expression pour les professionnel-le-s, les formatrices et formateurs ainsi que pour les étudiant-e-s.

7 Pour illustrer l’organisation du livre, prenons comme exemple le chapitre 2, «Tracer le chemin», qui raconte la construction d’un jardin d’enfants, le Chat botté, de son agencement intérieur à la constitution d’une équipe en passant par la mise en place d’une pédagogie. Dans cette histoire s’intercalent des encadrés renvoyant à des notions plus théoriques et transversales à la pratique pédagogique, comme «construire une posture professionnelle» ou «le concept de médiation dans la petite enfance».

«à d'autres processus de légitimation tout aussi importants et pas plus faciles», comme le rappelle Coutellec (2015: 72). A ce titre, Kim Stroumza et Sylvie Mezzana, par la publication d'un DVD comme objet hybride – de formation et de transmission de savoir –, prennent aussi le risque de s'ouvrir à d'autres processus de légitimation, avec des enjeux scientifiques pour les chercheuses dans la possibilité de transformer leur propos dans un langage visuel et pédagogique, mais aussi dans un langage professionnel pour les éducatrices, les politiques et les responsables d'institution. Enfin, comme le montrent, chacune à leur manière, les contributions de Laurence Ossipow et Manon Masse, la pratique de l'enseignement, en dialoguant avec les étudiant-e-s, peut amener d'une part les chercheur.e.s à revoir leurs concepts, mais aussi à considérer le savoir des étudiant-e-s en lui-même et à le valoriser par la publication ou la formation.⁸

Pour conclure cette discussion, il nous faut rappeler que le CERES est né en 1968, pourrait-on dire, de cette ambition d'inventer de nouvelles formes de légitimité épistémique et sociale, en souhaitant valoriser et diffuser les travaux de recherche des étudiant-e-s, soit des travaux produits à partir de positions minoritaires, auxquelles est reconnu par là un *privilege épistémique* au même titre que celui des enseignant-e-s ou des chercheur-e-s. En ce sens, le CERES est peut-être précurseur de ce que Léo Coutellec appelle de ses vœux comme une épistémologie des sciences impliquées. La recherche, la formation et la publication à la HETS rappellent ainsi la nécessité d'un savoir situé, produit dans un contexte spécifique, visant non pas seulement à valoriser et publiciser les recherches des chercheur-e-s, mais aussi différents types de savoirs émanant des professionnel-le-s de l'intervention et des usagères et usagers ou encore des étudiant-e-s.

Vers une perspective de travail social comme condition d'une science démocratique

«Malinowski alla aux îles Trobriand et étudia des populations qu'il n'aurait probablement pas aimé inviter à dîner; Radcliffe-Brown étudia les habitants des îles Andaman qui mangeaient du cochon cuit à la broche – cela s'appelle l'anthropologie, l'étude de l'homme. Lorsque nous nous sommes mis enfin à étudier les populations qui se trouvaient ici, dans nos propres villes, nous avons appelé cela la «sociologie», l'étude de nos concitoyens. Dans les deux cas, notre but n'était pas d'étudier les populations qui sont les plus proches.

Nous continuons à étudier les populations qui sont relativement défavorisées. En pratique, nous gardons l'idée qu'il y a ceux qui ont un mandat pour faire des études, et ceux dont le destin est d'être étudiés afin d'être préservés comme les autochtones, ou afin d'être éclairés et réhabilités. Mais, que nous nous nommions anthropologues ou sociologues, nous nous acheminons vers l'égalité avec ceux qui sont les objets ou les sujets de nos études. Nous pourrions un jour n'étudier que nos égaux, c'est-à-dire des gens qui pourraient très bien nous étudier» (Hughes, 2004 [1974]: 314-315)

Comme cet extrait d'Everett Hughes nous le rappelle ici, les disciplines de l'anthropologie et de la sociologie se sont construites sur un rapport de pouvoir et de disciplinarisation des observant-e-s sur les observé-e-s. Dans cette perspective, le travail social a souvent été étudié comme une entreprise de normalisation des personnes défavorisées, telles que, par exemple, les classes populaires (Donzelot, 1977; Muel-Dreyfus, 1983; Frauenfelder, 2016). Ces travaux historiques et sociologiques ont participé à produire un savoir sur le travail social qui permet l'historicisation du pouvoir du travail social et la conscientisation de celui-ci. Sans nier les dimensions de contrôle social et de normalisation du travail social, la conscience de son pouvoir s'accompagne aussi d'un savoir sur la société et de sa problématisation permettant à de nouvelles pensées et modes d'action d'émerger, comme nous le rappellent Claude de Jonckheere et Thierry Gutknecht (2016), et comme l'illustrent notamment les contributions de Stéphanie Fretz et de Théogène-Octave Gakuba dans le présent ouvrage.⁹ En tirant des dix

- 8 Dans une approche voisine, l'ouvrage de Nicolas Jounin (2014) *Voyage de classes* relate l'enseignement méthodologique de recherche donné à des étudiant-e-s de sociologie de l'Université de Saint-Denis, Paris 8. Le but de son enseignement est de permettre aux étudiant-e-s issu-e-s d'un milieu social populaire de faire une expérience de recherche, et cela dans un milieu social éloigné du leur, ici les beaux quartiers parisiens. Cette expérience d'enseignement et de recherche est également portée par un souci de démocratisation, non pas seulement d'accès au savoir, mais aussi à sa production, en montrant que celles et ceux qui sont généralement objets d'étude, jeunes issus de milieux populaires, peuvent aussi étudier celles et ceux qui les étudient habituellement.
- 9 Sur ce point, nous renvoyons aux travaux de Shirley Roy (2014), notamment à l'article «Entre terrain et monde universitaire: les défis du partenariat», ou encore à l'ouvrage *Le travail social à la recherche de nouveaux paradigmes* (Tschopp, Libois & Bolzman, 2013), qui discute également ces questions.

contributions de cet ouvrage trois fils épistémologiques – le pluralisme des sciences, le rapport entre différents types de recherche et la pluralité épistémique des sciences sociales – nous avons essayé de décrire ce qu'emprunter une perspective du travail social sur les problèmes d'une société implique en termes de positionnement et de recherche pour nous engager vers la possibilité d'une science démocratique, c'est-à-dire partageant une responsabilité épistémique dans la production des savoirs. L'enjeu est de donner les moyens à des populations qui sont généralement plutôt l'objet d'études d'être aussi productrices de connaissance et qu'elles puissent tout autant étudier des espaces éloignés de leur milieu social, ce qu'Everett Hughes appelait déjà de ses vœux dans les années 1970. Tant l'objectif originel du CERES que le développement de la recherche en travail social vont dans ce sens. En retour, la confrontation à d'autres formes d'expériences, et donc de savoirs, bouscule les modes de production de la connaissance et remet en question la division du travail de recherche entre «recherche fondamentale et recherche appliquée», que celle-ci soit envisagée comme un continuum ou une dichotomie irréconciliable. A cet égard, entretenir les liens avec les usagères et usagers du travail social, les professionnel-le-s et les institutions sociales confère aux chercheur-e-s de la HETS une responsabilité à faire constamment retour sur leur positionnement, leurs outils, leurs objets de recherche et leurs pratiques. Plus encore, comme nous l'avons discuté tout au long de cette postface, ce positionnement particulier de la recherche en travail social implique de se confronter à la question de l'implication du ou de la chercheur-e par rapport à son objet d'étude, de son positionnement, de ses valeurs, de ce qui l'amène à choisir ce sujet (Jounin, 2014), mais aussi de prendre en considération le savoir de celles et ceux pris pour objets d'enquête. Ainsi que le souligne Thierry Gutknecht, «ces entreprises de croisement de regards et des savoirs permettent un enrichissement des connaissances des différents acteurs, de nouvelles représentations de ce qu'est le savoir, et surtout donnent lieu à une meilleure compréhension des situations sur lesquelles interviennent les professionnels» (Gutknecht, 2016: 131). En ce sens, étudier le travail social oblige à enquêter à partir du travail social en tant que perspective, et non pas *dans, sur ou avec*.

Néanmoins, et pour conclure, une des craintes qui s'exprime sous différentes formes dans ces diverses contributions est le risque que les sciences sociales – en tant qu'elles sont constituées par différentes disciplines – perdent leur autonomie comme champ académique, notamment en se voyant imposer les termes du débat scientifique et les modes de faire de la

recherche à travers des enjeux économiques ou des réponses aux « besoins des terrains ». Ces enjeux amènent à cristalliser les positions des un-e-s et des autres autour de la défense de leur *doxa* et de leurs champs d'expertise. Pourtant, nous avons voulu montrer, à travers cette discussion, que l'enjeu nous semble moins de défendre ses frontières disciplinaires ou professionnel-le-s que de reconnaître la nécessité d'une pluralité épistémique comme mode de résistance et de défense de la sociologie, et plus largement des sciences sociales, ainsi que le propose Raewyn Connell, célèbre sociologue, dans son article *In Praise of sociology* (2017). S'inscrivant dans le contexte anglo-saxon, elle reconnaît que « si les managers et politiciennes et politiciens néolibéraux n'ont peut-être plus besoin de la sociologie, elle est en revanche vitale pour une société démocratique. Ce savoir est nécessaire pour informer le débat public et pour prendre des décisions collectives intelligentes [...] Aujourd'hui, d'autres idées puissantes émergent et l'étendue de la pensée sociale créative est immense. C'est ce type de sociologie dont nous avons besoin et elle peut être réalisée »¹⁰ (Connell, 2017: 294-295 [trad.]). Une perspective en travail social peut contribuer à cet objectif, dans le sens où elle s'avère heuristique comme mode de production de connaissance, comme méthode pour penser les différents types de savoir du travail social, et ce qu'ils apportent comme modes de compréhension du monde, et donc comme possibilités de changement.

- 10 Texte original: « Though sociology is not much needed by neoliberal managers and politicians, it is vital for a democratic society. Its knowledge is needed for informed public debate, and for intelligent collective decision making. [...] Yet other powerful ideas are emerging and there is enormous scope for creative social thought. That is the kind of sociology we need, and it can be made. »

Références bibliographiques

- Berthelot, J.-M. (2014). *La construction de la sociologie*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Castel, R. (1995). *Les métamorphoses de la question sociale: une chronique du salariat*. Paris: Fayard.
- Connell, R. (2017). In Praise of Sociology. *Canadian Review of Sociology/Revue canadienne de sociologie*, 54(3), 281-296.
- Coutellec, L. (2015). *La science au pluriel. Essai d'épistémologie pour des sciences impliquées*. Versailles: Quæ.

- Donzelot, J. (1977). *La police des familles*. Paris: Minuit.
- Dorlin, E. & Bidet-Mordrel, A. (Ed.). (2009). *Sexe, race, classe: pour une épistémologie de la domination*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Frauenfelder, A. (2016). Le retour de l'«enfance en danger». Seuil de sensibilité, modes d'intervention et normes de parentalité en mutation. Dans B. Vittori (Ed.), *Au risque de la prévention*. Genève: Editions ies.
- Ion, J. (Ed.). (2005). *Le travail social en débat(s)*. Paris: La Découverte.
- Giono, J. (1953). *Voyage en Italie*. Paris: Gallimard.
- Gutknecht, T. (2016). *Actualité de Foucault: une problématisation du travail social*. Genève: Editions ies.
- Haraway, D. (2007). *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences, fictions, féminismes*. Anthologie établie par L. Allard, D. Gardey & N. Magnan. Paris : Exils.
- Harding, S. (1991). Strong objectivity and socially situated knowledge. Dans S. Harding (Ed.), *Whose science? Whose Knowledge?* Ithaca, NY: Cornell University Press.
- Hauser, Y. & Michaud, S. (2018). *Traceurs de chemin: parcours d'une pédagogie de la petite enfance*. Genève: Editions ies.
- Hughes, E. C. (2004). *Le regard sociologique: essais choisis*. Paris: EHESS.
- Jonckheere, C. de (2016). Préface. Dans T. Gutknecht, *Actualité de Foucault. Une problématisation du travail social* (pp. 11-17). Genève: Editions ies.
- Jounin, N. (2014). *Voyage de classes: des étudiants de Seine-Saint-Denis enquêtent dans les beaux quartiers*. Paris: La Découverte.
- Muel-Dreyfuss, F. (1983). *Le métier d'éducateur. Les instituteurs de 1900. Les éducateurs spécialisés de 1968*. Paris: Minuit.
- Pintilie, A. (2018). *Touch Me Not*. Consulté le 10.05.18 sur <http://www.imdb.com/title/tt4949112/>
- Ravon, B. (Ed.). (2003). *Le travail social*. Paris: La Documentation française.
- Roy, S. (2014). Entre terrain et monde universitaire: les défis du partenariat. Dans S. Voélin, M. Eser Davolio & M. Lindenau (Ed.), *Le travail social entre résistance et innovation/Soziale Arbeit zwischen Widerstand und Innovation* (pp. 123-133). Genève/Lucerne: Editions ies/Interact Verlag.
- Rullac, S. (2011). Le travail social et la science. *VST – Vie sociale et traitements*, 109, 89-95.
- Rullac, S., Tabin, J.-P. & Frauenfelder, A. (2018). *La fabrique du doctorat en travail social. Controverses et enjeux*. Rennes: Presses de l'EHESP.
- Tabin, J.-P. (2014). Jalons épistémologiques de la recherche en travail social. Dans S. Voélin, M. Eser Davolio & M. Lindenau (Ed.), *Le travail social entre résistance et innovation/Soziale Arbeit zwischen Widerstand und Innovation* (pp. 349-358). Genève/Lucerne: Editions ies/Interact Verlag.
- Tschopp, F., Libois, J., & Bolzman, C. (Ed.). (2013). *Le travail social à la recherche de nouveaux paradigmes: inégalités sociales et environnementales*. Genève: Editions ies.